



neur pour l'individu.

Étonné de l'organisation mécanique des choses et des êtres, ne voyant partout que complexité et automatisme, le penseur, nécessairement, devait, aux temps passés, embrasser, — pour son œuvre d'élaboration du mécanisme des sociétés, comme pour celle d'élaboration du mécanisme des mondes, — embrasser d'une vue étendue la position générale des êtres vivants dans la nature.

De là, sans doute, cette impuissance temps, ennaçèrent les systèmes métaphysiques des philosophes anciens.

L'unité humaine étant l'individu, il est de toute évidence que, pour la recherche du bonheur en vue d'une meilleure organisation sociale, se devait rechercher d'abord le bonheur de l'individu. C'est ce problème que, jusqu'à présent, on négligea trop, et les rares penseurs, qui, à cette idée, consacrèrent leurs œuvres, furent dédaignés par le public, qui ne vit, dans la mise en pratique de cette conception, que le retour aux ancestrales bestialités.

Étant donnée la complexité des individus par rapport aux individus, et d'iceux par rapport à eux-mêmes, la diversité ethnique, linguistique, mentale, biologique et climatérique de race à race, de peuple à peuple, on ne peut, sans recourir aux hypothèses et tomber dans l'erreur, élaborer un plan général d'organisation en vue de la conquête de l'universel bonheur.

C'est donc l'Individu-Unité, l'Individu-Principe que l'on doit étudier en sa constitution physique et mentale pour, ses aptitudes une fois connues, aider à leur développement et, ainsi l'adapter au milieu social que son organisme réclame.

De cette adaptation prolongée à tous les individus, sortira une humanité noble, belle, parce que conforme, en chacun de ses membres constitutifs, à la nature, dans laquelle, désormais, elle évoluera librement, et progressivement se développera, de par l'évolution respective des individus qui la composent.

Avant donc d'établir l'émancipation sociale et d'en ériger des principes, il est de toute importance, sous peine de toujours s'acharner à travail de Pénélope, d'établir l'harmonie en chaque individualité, rendre consciente chaque molécule de l'agrégat social; et ainsi, le mécanisme harmonique de chaque individu étant assuré par la pleine connaissance de soi, la société, dans son ensemble, harmoniquement se développera. Non pas que je veuille insinuer par ce, le progrès non arrêté dans sa marche. puis-

intéressantes, ne toujours, fûmes avides de connaître.

La vie enfin sera libre. La conduite de chaque individu est donc plus simple que d'aucuns le croient: Se connaître. Tout est là. L'harmonie du tout dépend de l'harmonie de chacune ses parties.

Par l'action naturelle, la transformation du milieu social s'opère. Et rien ne peut s'opposer à cette action, la retarder.

comme, en nous, la nature a soin de vivre.

aspiration au bonheur, certainement adviendra ce règne de joie et de liberté.

Mais si lente est cette transformation et si tendues vers ce règne sont nos facultés qu'inafailliblement devaient s'élaborer, imaginativement, dans le cerveau des poètes, des artistes et des penseurs l'établissement de la Cité idéale à l'instauration de laquelle, chacun, plus ou moins, veut concourir.

Et c'est là qu'apparaît l'action néfaste de l'Imagination dans l'Individu. Le Rêve plane. L'Organisme souffre, parce que non étudié et délaissé. L'Action libératrice s'en ressent, diminuée, parfois complètement abandonnée.

C'est contre cette tendance au rêve, qu'individuellement nous devons réagir, et, seule œuvre à accomplir, nous appliquer à nous connaître pour nous rendre adaptable au milieu que préconise, non notre rêve, mais notre organisme.

C'est de la Connaissance de Soi que découlera intrinsèquement l'harmonie des individualités, qui affirmera la supériorité constitutive de la Société ainsi transformée sur les autres en décadence.

ALBERT PROVOST.

Soyez heureux: On offrira à l'impératrice de Russie, au nom du commerce français, un vase en argent ciselé plein de fleurs rares.

Voici la marche du cortège. — Quarante jeunes filles appartenant à des familles de l'élite du commerce français partiront de la tribune de la rive gauche de la Seine, monteront dans une barque richement décorée, sur laquelle sera placé le vase de fleurs. Les jeunes filles, portant au corsage un bouquet de roses noisette — fleur préférée de l'impératrice — débarqueront sur la rive droite au pied du pavillon Impérial, et viendront offrir les fleurs à l'impératrice.

Du même bateau: le vase reposera sur un brancard dont on a pris le dessin dans une gravure ancienne reproduisant l'entrée d'Alexandre à Babylone!

Ils sont joyeux, nos boutiquiers.

Elle sera présente, mais en musique; en paroles, pas.

Il semble que, du moment qu'on chante l'hymne russe, la Marseillaise également devrait être chantée.

Tels les neufs chœurs des anges chantant:

Pleni sunt caeli et terra, tels, à l'Opéra, ténors, barytons, basses, les falcon, les dugazon, les stolz clameront:

Bodje Izara Krani!

Pourquoi la troupe ne pousserait-elle Pourquoi?

Parce que les vers (?) de la Marseillaise sont très inconvenants pour les tsars.

Comment voulez-vous que devant l'Empereur on dise:

Qu'un sang impur abreuve nos sillons?

L'Empereur y verrait une allusion.

Et pour:

Liberté, liberté chérie

Que les ennemis expirants

Voient ton triomphe et notre gloire,

L'Empereur, outre qu'il pourrait trouver mauvais qu'on appelle la liberté « chérie », considérerait sans doute les deux autres vers comme une désagréable prophétie.

Le parler ne serait pas moins embêtée que l'Empereur.

Le seul vers:

Pour nous, Français, ah! quel outrage!

flagellerait son ignominie.

Et les deux vers:

Que veul cette horde d'esclaves,

De traitres. . . . .

donneraient lieu à une double manifestation.

Au mot esclaves, la moitié de la salle, côté des traitres, ricanerait en regardant Barhou, Méline, Meyer et Cassagnac; et au mot traitres, l'autre moitié, côté des esclaves, montrerait du doigt Brisson, Ranc, Alphonse Humbert.

Je ne crois à la vertu ni à la bassesse.

Je pense que chacun n'étant que de la matière agrégée que détermine telle circonstance, ne peut, pour son acte déterminé, être ni célébré, ni méprisé.

Malheureusement, le populaire ne pense comme moi. Et lui, il croit encore à la gloire et à la dégradation.

Organisateurs de cette mascarade, le populaire n'y voit aucune grandeur, mais il aperçoit votre bassesse! Il n'a pas, cette fois, « coupé dans le pont ».

Et partout il dit que jamais il n'a été autant marloupaté que par les sales rosses que vous êtes!

— Je suis de lointains et gris paysages d'oubli: tout est vague et flou, de couleur exsangue, et par leurs plaines le rêve languide languit, dans l'air, où vaguent des brouillards gris, des musiquettes fluettes errent, flocons de musiques cristallines et mélancoliques, et ne vient nul autre bruit: C'est le paradis d'oubli.

Tout y est immensément doux et heureux comme si la mort n'avait au pays, les arbutus frêles, si frêles qu'il semblerait que l'âme des enfants morts en eux est assise et fait qu'ils tremblent doucement;

glaques les mares ont des airs tristes et désuets et sur elles les nénuphars restent orgueilleux et muets.

A l'entour, parfois j'y ai cru rencontrer celle dont j'ai souvent rêvé, hôtesse imaginée de ces lieux heureux de paradis oubliés:

l'ondine à l'immensité smaragdine de ses yeux d'aigues-marine.

O Nôcher de mes espoirs entrevus sur la rive inconnue,

dis-moi, sais-tu mon destin?

Vivrai-je en le rêve clandestin des tendres paysages de Mort et d'Oubli ou bien habiterai-je les paysages de Vie, les cités grandioses de la foule honnies?

— Tu vivras la vie de lutte et de haine que t'ont faite les hôtes des géhenmes. Sur l'enclume sonore de ton être, sous les martels de tes espoirs déçus, de la douleur et de la beauté transparue, ils ont forgé ton désir hautain et fier: tu gagneras par l'Orgueil et la Haine ton ère de Vie et de Beauté pleine.

MANUEL DEVALDÈS.

INFORMATIONS, NOUVELLES DÉPÊCHES, FAITS DIVERS

Naturellement, et bien qu'on en ait dit Tynan n'est pas encore relâché!

Grève à la Grand'Combe; les mineurs grevaient de faim. On manque de bras pour décorer Paris.

La « Verrerie aux verriers » de Rive de Giers agonise. Elle devait fermer aujourd'hui. Parait qu'elle a obtenu huit jours de répit.

Au bout du fossé socialiste, la culbute!

William Morris est mort hier: son dernier changement de peau.

L'esprit de Sarcey. — Sur la visite à l'Académie de M. Romanoff:

« J'incline à penser que nulle part notre hôte ne se sentira mieux chez lui, qu'assis sur un fauteuil — car il y aura pour lui un fauteuil — en compagnie des quarante. »

Au rideau

mille francs nets, est admirablement situé. Du haut en bas on y verra fort bien les cortèges et même à plusieurs reprises. Au-si une agence a-t-elle traité avec les socialistes, qui lui cèdent presque toutes leurs fenêtres et balcons pour vingt mille francs. — Vingt mille francs! s'est écrié le propriétaire, mais je suis voté!

LA DÉPÊCHE

M. Camille Pelletan et l'idée de Patrie;

N'en déplaise à MM. Castelin et Laumonier, la patrie est autre chose que l'aveugle fatalité de l'hérédité de race; elle est plus souvent que cela. Le sang qui coule dans elle est surtout constitué par des gloires communes, plus élevées, par des destinées communes. Une communauté de race, c'est que cette condition la plus ordinaire pour avoir même caractère et même fortune. Il y a une nation, il y a une patrie partout où des hommes qui se sentent même esprit et même cœur veulent vivre ensemble. Et comment un Français peut-il l'oublier, quand, pour opprimer tant de nos frères d'origine germanique, mais de cœur français, cette brutale théorie de la race a précisément servi de prétexte à la violence du sabre?

LE TEMPS

Un proverbe qu'illustrait l'autre jour le crayon spirituel de Forain veut que, lorsqu'on reçoit un hôte, on ne lui fasse pas trop voir la cuisine. Ce n'est pas l'avis de M. Jaurès et de la Petite République. D'après le député du Tarn et l'organe du socialisme parlementaire, l'un et l'autre horriblement gênés entre l'intransigeance farouche de quelques-uns de leurs amis et le sentiment populaire trop éclatant, il aurait fallu convoquer ou retenir le Parlement, et lui soumettre les crédits nécessaires pour recevoir et fêter le tzar. Alors les députés socialistes auraient dit à la tribune s'ils désiraient des fêtes ou non, le prix qu'ils voulaient y mettre et en même temps exprimer leur sentiment sur l'alliance franco-russe.

LES DÉBATS

Sur le seul moyen pratique d'effectuer des réformes fiscales, de M. Leroy-Beaulieu:

C'est par tous ces abus, d'un côté, bases extraordinairement vieilles de l'imposition puisqu'elles remontent à 1835 et à 1832, d'un autre côté, substitution fréquente de l'examen des facultés présumées du contribuable au seul principe légal de la proportionnalité à la valeur locative, que la contribution personnelle et mobilière a été dénaturée, viciée, rendue singulièrement inégale et très lourde pour les arrondissements pauvres et les petites communes.

LE SOLEIL

De M. Jean de Nivelles:

Les gogos français, — ils ne sont pas épais, — qui tendent, à l'occasion, leurs bras naïfs aux roublards socialistes allemands, ne pouvaient pas ne pas y aller de leur petite et insignifiante démonstration.

Ils l'ont lancée, platoniquement, par voie d'affichage et dans ce bon vieux style révolutionnaire qui sent de plus en plus le rance et le bouchon. Il paraît que ça fait leur bonheur: Qu'ils le soient!

des catholiques s'éprouvèrent parce qu'ils sont monarchistes et parmi eux Mgr de Kératrol, le champion du pouvoir temporel du Saint-Père. Servons de trait d'union au petit groupe des catholiques républicains, qui seul est impuissant, et aux groupes monarchistes, bonapartistes ou autres qui depuis vingt ans ont prouvé leur dévouement à la cause de la liberté religieuse. Vous donnerez à cette entente, à cette alliance nécessaire le nom que vous voudrez.

L'essentiel est de remporter la victoire, et au fond, c'est tout ce que désire le Saint-Père.

Nous ne ferons là-dessus qu'une observation. C'est que le Saint-Père ne veut pas qu'on remporte la victoire comme ça, parce que depuis vingt ans on procède comme ça, et on s'en est d'en prendre.

LE NORD

de Ruda-Pesth:

Le chauvinisme des Magyars dépasse tout ce qu'on peut imaginer. J'accrois qu'ils magyariseront même l'air, s'ils le pouvaient!

Les Hongrois comme les Italiens crispiniens, sont atteints de la mégalomanie. Ils rêvent de faire de Budapest la plus belle ville du monde et d'enfoncer Vienne. Budapest selon les chauvins magyars, doit être la capitale morale de l'empire austro-hongrois.

L'antagonisme entre les Hongrois et les Autrichiens s'accroît de plus en plus.

Les journaux hongrois attaquent violemment le marquis Pandolfi, député italien, parce qu'il aurait amené à Bucarest un certain nombre de ses collègues qui étaient venus à Budapest à l'occasion de la conférence interparlementaire. Après avoir reçu l'hospitalité des Magyars, il n'était pas permis aux députés italiens, dit-on, d'aller donner une poignée de main fraternelle aux descendants de Trajan. Il est vrai que certains historiens hongrois ont prétendu nier toute affinité entre les Roumains d'aujourd'hui et les anciens Romains.

Les députés italiens qui sont allés à Bucarest trouvent étranges les prétentions des hongrois. « Nous sommes libres, s'est écrié avec indignation le sénateur Pierantoni, d'aller où bon nous semble! Si nous avions cru qu'il ne nous était pas permis d'aller en Roumanie après la clôture de la conférence parlementaire, nous ne serions pas venus en Hongrie! »

On s'attend à des manifestations anti-magyars, à Bucarest, après le départ des Souverains. Plusieurs membres de la conférence interparlementaire se sont rendus en Transylvanie et dans d'autres endroits habités par les diverses nationalités, afin de se rendre un compte exact de la situation.

Il est bon entendre les griefs des uns et des autres, m'a dit un député norvégien.

Un homme politique hongrois parlant de l'entrevue entre l'empereur François-Joseph et le roi Charles de Roumanie m'a dit:

« Il n'est pas douteux que le gouvernement du Roi Charles gravite aujourd'hui dans l'orbite de l'Autriche-Hongrie; mais l'opinion publique en Roumanie, avec laquelle il faut compter, est loin d'approuver sa politique. C'est la question daco-roumaine — plus grave que l'on ne croit — qui empêchera le gouvernement du Roi Charles de tenir les engagements qu'il peut avoir pris avec la Triplice.

Les magyars sont furieux aussi contre les délégués français et italiens de la conférence parlementaire, qui ont profité de l'occasion pour changer leurs idées sur la question franco-italienne. On les accuse d'avoir conspiré contre la Triplice, dont les chauvins magyars sont fanatiques.

M. le comte d'Haussonville a une  
lettre sous les yeux (1).

« Cette lettre, dit-il, était adressée  
par une couturière à un ecclésiasti-  
que qui lui donnait à repriser, pen-  
dant la morte-saison, ses soutanes  
et celles de quelques-uns de ses  
confères : — Père, dites à ce mé-  
chant frère de ne pas tant me pres-  
ser pour vos soutanes. Il n'est pas  
que je coude dans mon lit avec un  
resicatoire sur le dos et l'autre sur  
la poitrine, de sorte que je ne puis-  
même pas mettre votre peau de  
chat. Mais ça va mieux et je rat-  
traperai le temps perdu. Bénissez-  
moi. — Devinant une affreuse dé-  
tresse, l'ecclésiastique se rendit le  
lendemain chez la couturière : il la  
trouva morte dans son lit. Celles qui  
meurent ainsi sont légion. »

Pauvre ouvrière que les longues  
privations ont rendue poitrinaire,  
et qui meurt à la peine ! Lamentable  
légion des pauvres ouvrières ainsi  
mortes !

Je parlais l'autre jour de ces tris-  
tesses sur les données de M. Hono-  
ré, directeur des Grands Magasin  
du Louvre. J'y reviens obstinément  
aujourd'hui, à la suite de M. le  
comte d'Haussonville. Ces cruelles  
injustices de notre vie sociale dé-  
voyée offensent Dieu et menacent  
le monde. Tous, il faut que nous  
travaillions à les réparer.

Ces souffrances de l'ouvrière de-  
viennent plus pressantes quand tou-  
redéviennent joyeux autour d'elle, avec  
la belle saison. L'été éloigne de la  
ville les heureux de la vie, et sur-  
tout ceux dont le luxe allimente le  
travail de l'industrie féminine de  
vêtements et des bijoux. Alors, les  
ateliers se réduisent ou se ferment,  
et, sauf quelques rares besognes de  
hasard, l'ouvrière doit vivre désor-  
mais de ses économies. Mais a-t-elle  
pu en faire ? L'a-t-elle su ?

Voici un type de son budget men-  
suel. M. d'Haussonville le tient de  
l'une d'elles.

Dépenses minimum : nourriture  
60 francs ; chambre, 9 francs ; blan-  
chissage, entretien, frais de toilette,  
12 francs : en tout 81 francs.

Les recettes, comptées à 4 francs  
par jour, s'élevaient à 96 francs par  
mois, les dimanches et les fêtes non  
compris.

Par une économie « stoïque » l'ou-  
vrière peut donc épargner 15 francs  
par mois. Mais elle chôme quatre  
mois par an. Si elle continue alors à  
dépenser 81 francs, elle sera en dé-  
ficit annuel de 204 francs.

Et il en est beaucoup qui ne ga-  
gnent pas 4 francs par jour.

Comment faire ? Il n'y a  
moyen honnête : réduire les dépen-  
ses. Elle ne peut pas réduire son  
loger, et le propriétaire est intraitable  
au jour du terme. Elle réduit  
donc la nourriture. Le traicteur fait  
peu de crédit ; le crémier est plus ac-  
commodant, mais enfin il réclame  
à son tour. En tous cas, combien ces  
dettes pèseront sur le reste de l'an-  
née, quand il faudra les payer !

L'ouvrière fait donc d'abord le sa-  
crifice de son petit déjeuner du ma-  
tin. Puis elle diminue son repas de

Il y a aussi les maisons de  
où, moyennant une rétribution d'un-  
soixantaine de francs par mois  
l'ouvrière trouve le vivre et le cou-  
vert, refuge bien précaire assuré-  
ment, bien triste et peu goûté ;  
cause de la communauté banale et  
asservissante que le plus souvent  
il impose, et bien différent chez nous  
des institutions plus larges et mieux  
entendues qui existent, à cet égard,  
en Amérique.

C'est tout. M. d'Haussonville const-  
tate avec peine que beaucoup de  
patrons connus n'accordent aucune  
aide à ces sociétés, syndicats et ins-  
titutions. Il exprime le même regret  
au sujet des riches clientes qui em-  
ploient l'adresse de ces filles in-  
fortunées. Un témoignage d'in-  
térêt est, d'ailleurs, si doux au  
cœur de l'ouvrière, il est si  
puissant pour la maintenir dans  
la vaillance, dans le bien ; et  
elle en est si reconnaissante ! « En  
cependant si chacune des femmes-  
qui se commandent des robes à Paris  
(Dieu sait s'il y en a !) ajoutait à son  
budget de toilette une cotisation de  
30 francs comme membre honoraire  
d'une de ces sociétés, ..... ce budget  
n'en serait pas beaucoup plus-  
lourd et ces sociétés verraient affluer  
dans leurs caisses des ressources  
considérables. »

Où, c'est là un devoir impérieux  
à remplir ; mais M. d'Haussonville  
paraît y borner son ambition philan-  
thropique. En vérité, y voit-il un sa-  
tisfaisant remède ?

Je lui emprunterai quelques trait-  
de son ouvrière. Elle s'est dressé un  
budget « stoïque », après s'être privée  
de tout, lectures, promenades, théâ-  
tres, etc... s'être privée de tout,  
à Paris, pendant toute l'année, à  
vingt ans !

Elle dépense trois sous pour son  
petit déjeuner. « A cette dépense,  
elle en ajoute souvent une autre qui  
n'est pas une dépense de nourriture,  
mais qui, à ses yeux, est presque  
inséparable du petit déjeuner : c'est  
un journal. Les journaux à un  
sou avec leurs feuilletons et  
leurs suppléments illustrés en cou-  
leurs exercent une grande fasci-  
nation sur l'ouvrière parisienne.

Les jours de supplément, elles se  
mettent à deux : l'une achète le  
journal, l'autre le supplément. Ainsi

ont-elles aussi parfois, le lende-  
main des bals, pour les grands  
journaux du matin, où elles trou-  
vent des descriptions de toilettes qui  
les intéressent. En ce cas, elles se  
mettent à trois. »

Hélas ! Je sais bien que cela est  
mais cela devrait-il être ? Devrait-il  
y avoir l'ouvrière si mondaine, et  
pourtant isolée dans sa mansarde,  
mangeant à la caverne

« Pour nous, gens du monde, la  
morte-saison, ce n'est que le mo-  
ment où les salons et les théâtres se  
ferment, où Paris se vide, où l'on va  
se reposer aux eaux, aux bains de  
mer, à la campagne, et y chercher  
d'autres amusements. »

Eh bien, je le demande, n'est-il  
point dans ce contraste déchirant, le  
vice social à corriger, plutôt que

Un jour, le père Ventura prêchait  
aux Tuileries. Il reprenait la cor-  
ruption contemporaine et il en for-  
mulait les menaces redoutables,  
depuis lors réalisées. Avec sa fran-  
chise brusque, originaire, véridique,  
il s'écriait : — Sachez-le bien, ici !  
La société est comme le poisson :  
elle commence toujours à se pourrir  
par la tête.

Dans les maux présents, nous  
sommes tous responsables ; nous  
sommes tous solidaires aussi. Pre-  
nons-y garde.

Sur le congrès épiscopal et du Peuple  
Français :

Dans le magnifique sermon qu'il a pro-  
noncé hier soir à la cathédrale devant un  
auditoire d'élite Mgr Cartuyvels a traité un  
vaste sujet historique : *La France et l'E-  
glise.*

L'éminent recteur de Louvain avait en-  
trepris de montrer, en s'appuyant sur des  
faits historiques, que les destinées de la  
France ont toujours été indissolublement  
liées à celles de l'Eglise catholique. A son  
avis, l'histoire de notre pays peut se résumer  
dans un petit nombre de phases qui  
sont alternativement des périodes de ré-  
compenses et des périodes de châti-  
ment, des périodes de succès et de prospérité, des  
périodes de revers et de décadence.

L'Eglise seule est immortelle, dit-il, mais  
les nations n'entrent pas dans l'éternité :  
elles sont ici-bas punies ou récompensées  
suivant qu'elles ont suivi la voie du mal ou  
la voie du bien.

L'histoire de la France chrétienne peut se  
résumer en trois idées : 1° Fidèle à sa mis-  
sion providentielle, la France arrive au pre-  
mier rang des nations ; 2° Infidèle à sa mis-  
sion, elle tombe au dernier degré, au bord  
de l'abîme ; 3° La miséricorde divine et  
tellement grande à son égard, qu'elle s'est  
relevée jusqu'aux hauteurs les plus estel-  
lantes de la civilisation.

L'orateur passe après en revue les diffé-  
rentes phases de l'histoire de l'Eglise ca-  
tholique en France ; il souligne la grande  
influence de l'Eglise dans les événements  
dont la France a été le théâtre, et il ter-  
mine ainsi :

Pourquoi la France n'est-elle pas tombée  
après la Révolution française ? Comment  
a-t-elle pu rester chrétienne, après l'effroyable  
apostasie de la révolution française ? Pourquoi  
elle pas été rayée du nombre des nations ?  
L'orateur en trouve trois raisons.

1° A cause de tous les saints que la  
France a produits ; à cause des œuvres de  
dévotion et de générosité qu'elle n'a  
jamais abandonnées, et à ce sujet, l'orateur  
cite saint Rémy ;

2° Parce que, dans ses plus grandes er-  
reurs, il s'est toujours trouvé en France,  
une élite pour protester ;

3° Parce que la France se tourne aussi  
facilement vers le bien que vers le mal ;  
parce qu'elle répare aussi facilement une  
faute qu'elle s'est laissée entraîner à la com-  
mettre.

Mgr Cartuyvels verra la fin des épreuves  
terribles qu'elle subit quand elle reviendra  
aux idées religieuses, quand les prêtres fer-  
ront une efficace propagande chrétienne et  
quand les pères de famille feront régner la  
religion dans leurs foyers.

L'orateur termine par une ardente prière  
aux saints de la France et par une exhorta-  
tion adressée à tout Français, de mériter  
le « rayonnement éternel » de sa patrie en con-  
formant sa vie à tous les enseignements du  
christianisme.

On nous écrit de Normandie :

« Si les Parisiens avaient eu le  
pêlé qui nous a le 25 novembre arrachés  
de nos arbres, de nos champs, de nos  
« enlevé nos enfantes et converti  
« ils auraient vu les Parisiens qui n'y  
« clone avait traversé Paris. Je ne vois  
« d'autre différence entre notre temps  
« du 25 et votre cyclone que la durée de  
« notre tempête, qui a fait rage pendant  
« vingt-quatre heures et celle de votre  
« cyclone qui n'a pas soufflé une minute.  
« A part cela, si vous aviez parcouru  
« certaines de nos routes jonchées de  
« chènes séculaires et certains de nos  
« champs, aux pommiers en plein rap-  
« port, vous auriez pu vous rendre compte  
« de la différence entre nos pommiers  
« et ceux de la Normandie. »

Mais, le côté sérieux étant sauvegardé  
— mieux encore, fermement assuré para-  
direction sage et prudente du journal —  
n'y a-t-il pas lieu de se poser la même  
question que certains amis de l'Espérance,  
et de souscrire à leurs avis charitables ?

Ce serait donc un défaut que de prendre  
ordinairement des airs de haut vol et  
ce défaut serait plus choquant encore  
dans un journal de la jeunesse, dont le  
titre est si frais et si entraînant. Bien  
plus, ne serait-ce point une contradic-  
tion flagrante que, sous une rubrique  
aussi séduisante que l'Espérance, on pût  
placer comme devise les vers de Lamar-  
tine :

« Tout ce qui chante ne répète  
Que des regrets ou des desirs. »

Allons, mes amis, ne récriminons pas  
trop, n'envisageons pas trop les choses  
par le bout tapetissant de la forquette,  
soyons de notre âge et de notre temps. La  
gaieté, qui s'alimente aux sources vives  
de l'esprit franc et de l'humour décente,  
n'est pas indigne de nos sourires. N'affec-  
tons point une démarche solennelle de  
sénateur romain, qui pleure avec majesté  
sur les ruines du Forum, et n'ayons pas  
honte de suivre, dans l'ardeur de nos  
jeunes années, l'allure entraînant qui  
sied à notre caractère.

Je me fais donc l'écho, humble mais  
fidèle, de ceux-là, dont j'ignore les noms,  
qui ont réclamé en faveur de la gaieté et  
rompu des lances en son honneur. Qui,  
selon moi, s'ils ont eu raison de demander  
plus d'azur et moins de nuages dans le  
ciel de l'Espérance, de revendiquer des  
panoramas moins sombres, des perspec-  
tives moins tristes. Et en effet,

« Jamais d'une teinte plus belle  
L'aube, en naissant, couronna-t-elle  
Le front rayonnant du matin ? »

Hélas ! je le devine : plus d'un de mes  
lecteurs soupirera ce passage d'un sou-  
rire sceptique, trouvant qu'à mon tour je  
descends la colline avec une vitesse dé-  
espérante. Non, mes amis, je ne suis  
pas en détresse, mais j'estime que le parti  
des jeunes prend aujourd'hui une direc-  
tion féconde, et que, s'il est vrai, suivant  
Mme de la Sablière, qu'« être traqué par  
le vent de soi est une sottise, en être trop  
modéré est une faiblesse. »

Nous sommes donc sortis de l'antique  
souple, et, prenant l'initiative, nous  
avons résolu de marcher en avant, sans  
nous préoccuper des épines inévitables,  
que nous rencontrerons sur notre che-  
min. Mais, puisque nous sommes partis,  
et que notre croisade est en bonne voie,  
pourquoi jeter sur le pavé de mélancoli-  
ques regards, pourquoi se retourner avec  
regret vers ce qui n'est plus, et ne pas  
contempler plutôt le site présent et les  
merveilles du prochain horizon ?

C'est donc à la gaieté des jeunes que  
l'adresse cet affectueux appel. Je leur  
disais dernièrement de croire à leurs rê-  
ves, je leur demande aujourd'hui d'égayer  
notre route par leur belle humeur. Qu'y a-  
il de plus frais, de plus séduisant  
pour un jeune homme dans l'épanouisse-  
ment de ses vingt ans ? Et si ce sont les plus  
tristes fronts

« Se dérident soudain à voir l'enfant paraître  
Innocent et joyeux. »

ils le feront de même, en voyant resplen-  
dir, au grand jour de la décence et du  
bon goût, la gaieté de

« Dans un champ, un jour, un jour  
que tout commence et finit par des chan-  
sons. J'aimerais voir nos jeunes gens  
communier autour d'eux leur verve et  
leur entrain, exercer leur apostolat, non  
point à la manière des sermonnaires, qui  
n'est pas de leur rôle ni de leur mission,  
mais avec l'éloquence d'un esprit fin au  
service de convictions ardentes. De la  
sorte, ils rayonneraient alentour, empor-  
tant souvent d'assaut, par leur joyeuse  
humeur, ce que n'auraient pu vaincre les  
doctrines faugueuses et les récrimina-  
tions. »

lides des animaux, vont se transformer,  
deux des éléments, la gomme de paille et la  
cellulose seront détruits, il ne restera plus  
que des matières azotées et la vasculose  
dont la combinaison formera l'albumine, qui  
va exercer sur le sol une influence des plus  
salutaires (les matières azotées et la vascu-  
lose constituent cette matière noire qui  
s'écoule des fumiers).

C'est le fumier de ferme que l'on conduira  
donc le premier après les labours prépara-  
toires des futures cultures. Il va sans dire  
que ce fumier sera d'autant meilleur que  
l'alimentation des animaux aura été plus  
riche, et que sa conduite aura été plus sur-  
veillée. Et comment doit-on le surveiller ?  
Simplement ; il faut faire attention à ce qu'il  
ne soit ni trop sec ni trop humide. Le purin  
qui se perd dans tant de fermes servira, re-  
cueilli dans une fosse, à l'arroser, dans le  
premier cas ; dans le second, des voliges re-  
couvertes d'une toile le préservera des pluies  
abondantes.

Voilà donc un élément complet, surtout  
riche en azote que nous donnerons aux  
arbres pour restituer les éléments perdus.  
Malheureusement pour une raison ou pour  
une autre, le fumier n'est souvent pas assez  
riche, ou encore n'est pas en quantité suffi-  
sante pour les hauts rendements.

Il faudra avoir recours aux engrais chi-  
miques, qui joints au fumier vont redonne-  
r au sol toute sa fertilité.

On doit tenir compte à cette époque de  
l'année, des pluies, aussi devra-t-on choisir  
un engrais qui ne coure par le risque d'être  
entraîné par les eaux, comme les nitrates  
par exemple. Le phosphate de chaux très  
économique, employé dans tous les sols, sur-  
tout dans les sols siliceux et silico-argileux  
est un des meilleurs engrais à épandre pour  
l'instant.

Les scories de déphosphoration, surtout  
dans les sols siliceux et argileux à dose de  
2500 kilogrammes à l'hectare, produisent  
aussi d'excellents résultats. Des expériences  
concluantes ont montré que le fer de ces  
scories n'était pas toxique à ces doses et que  
la végétation ne courait aucun danger. Il  
faut moudre la scorie de déphosphoration  
avec le plus grand soin, afin de rendre son  
acide phosphorique le plus assimilable pos-  
sible et sa matière inerte divisée.

Enfin les superphosphates (phosphate, so-  
lubilisé par un traitement par l'acide sulfurique)  
qui constituent un apport nouveau, plu-  
tôt qu'une restitution, complèteront la liste  
des matières fertilisantes à choisir pour  
épandre à l'automne. L'avantage des super-  
phosphates sur les autres engrais, est qu'ils  
sont solubles, par conséquent seront plutôt  
assimilés que les scories ou les phosphates  
de chaux qui ont besoin d'être amenés à l'état  
soluble par des réactions qui se produisent  
dans le sol ; l'acide phosphorique soluble se  
dissout immédiatement est assimilable im-  
médiatement ; au bout de quelque temps il  
se fixe bien sur la chaux, l'alumine, les  
oxydes de fer, mais alors le précipité est fa-  
cillement attaqué par l'acide carbonique  
et ramène le superphosphate à son état so-  
luble primitif. (P. Deherain).

Les derniers labours que l'on fera après  
elle sera alors prête à recevoir les semences.

« Dans le tumulte quotidien des grandes  
villes, on ne s'aperçoit guère de cela, les  
manifestations sinistres de l'alcoolisme  
passent, pour ainsi dire, inaperçues.  
Mais, en circulant, ici et là, dans la cam-  
pagne, le long des côtes, la tare hérédi-  
taire saute aux yeux. Les pauvres, —  
pauvres parce qu'ils boivent, — ne voient  
que le cabaret ; les sous qu'ils recuei-  
lent au moment du passage des étran-  
gers y sont immédiatement portés, et  
ils s'en vont, convulsés, à la recherche  
de la raco ? »

pour rien. Si les drois n'existaient pas,  
ces sortes d'alcools arriveraient chez le  
consommateur à moins de huit sous le  
litre. C'est le triomphe de la chimie, mal-  
heureusement aussi le triomphe de la  
mort. Ajoutez à cela la multiplicité des  
débts, l'accroissement effrayant du nom-  
bre des établissements où l'on peut boire,  
qui sollicite le passant pour ainsi dire  
à tous les pas qu'il fait à travers nos  
campagnes, et vous aurez l'explication  
plausible d'un état de choses qu'il serait  
urgent d'enrayer et que l'on s'efforce  
d'enrayer partout ailleurs que chez nous.

En Angleterre, où l'on boit beaucoup,  
l'ivrognerie a des adversaires même  
parmi ceux qui boivent. Ceux-ci, dans  
les sphères plus élevées de la société, qui,  
en France, ne sont heureusement pas  
encore atteintes, savent apprécier le  
mal et même lutter contre lui. Ils se font  
une sorte de point d'honneur de com-  
battre l'alcoolisme, qu'ils admettent pour  
leur propre compte ou contre lequel ils  
luttent faiblement, et s'enrôlent dans les  
associations de tempérance dont le prin-  
cipe est de bannir impitoyablement de  
tous les esprits toute espèce d'alcool. Quand bien  
même ils ne prêcheraient pas d'exemple,  
leur action est loin d'être inutile, et bien  
que les prescriptions imposées aux so-  
ciétaires soient fréquemment enfreintes,  
l'action générale n'est pas nulle et se tra-  
duit progressivement par des diminu-  
tions de plus en plus notables dans la  
consommation. En Suède et en Norvège,  
la diminution est encore plus apprécia-  
ble. C'est là où les ivrognes pullulaient  
encore il y a peu d'années et où la con-  
sommation annuelle d'alcool pur, par  
tête d'habitant, était la plus considéra-  
ble. Grâce à des efforts collectifs et à des  
précautions locales ingénieuses, si le  
mal n'est pas supprimé, il diminue dans  
des proportions notables, avec le con-  
cours efficace des femmes, et voici  
comme :

La question de l'alcool est soumise à  
l'agrément des communes, c'est-à-dire à  
une sorte de référendum où les femmes  
ont voix au chapitre. N'est-ce pas assez  
naturel, puisqu'elles sont les premières  
victimes du fléau ? La chose est simple :  
on vote pour savoir si la vente et la cir-  
culation de l'alcool et l'ouverture néfaste  
des débits doivent être tolérées dans la  
commune. Si la majorité des électeurs  
se prononce contre cela, c'est fini : l'al-  
cool n'a plus le droit de paraître publi-  
quement ; il est banni, honni et consigné  
à la petite frontière. Pourquoi n'en serait-  
il pas de même en France, où tout au  
contraire la circulation et le débit des al-  
cools ont leurs libres allures, bien que  
les législateurs sachent, à ne pas s'y  
méprendre, que c'est le poison mortel qui  
se propage et qu'une tolérance sans pon-  
dération engendre les conséquences les  
plus funestes et condamne des familles  
tout entières à l'épilepsie, à la folie, à la  
dégénérescence plus ou moins prochaine,  
à tout ce qu'il est possible de rêver de  
plus horrible, de plus irréparable, et de

plus terrible. Et de  
de la raco ?

« Dans le tumulte quotidien des grandes  
villes, on ne s'aperçoit guère de cela, les  
manifestations sinistres de l'alcoolisme  
passent, pour ainsi dire, inaperçues.  
Mais, en circulant, ici et là, dans la cam-  
pagne, le long des côtes, la tare hérédi-  
taire saute aux yeux. Les pauvres, —  
pauvres parce qu'ils boivent, — ne voient  
que le cabaret ; les sous qu'ils recuei-  
lent au moment du passage des étran-  
gers y sont immédiatement portés, et  
ils s'en vont, convulsés, à la recherche  
de la raco ? »

12 francs : en tout 81 francs.

Les recettes, comptées à 4 francs par jour, s'élèvent à 96 francs par mois, les dimanches et les fêtes non compris.

Par une économie « stoïque » l'ouvrière peut donc épargner 15 francs par mois. Mais elle coûte quatre mois par an. Si elle continue alors à dépenser 81 francs, elle sera en déficit annuel de 204 francs.

Et il en est beaucoup qui ne peuvent pas à leurs frais n'y a qu'un moyen honnête : réduire les dépenses. Elle ne peut pas réduire son loyer, et le propriétaire est intraitable au jour du terme. Elle réduit donc d'abord sa toilette; puis elle réduit la nourriture. Le traiteur fait peu de crédit; le crémier est plus accommodant, mais enfin il réclame à son tour. En tous cas, combien ces dettes pèseront sur le reste de l'année, quand il faudra les payer!

L'ouvrière fait donc d'abord le sacrifice de son petit déjeuner du matin. Puis elle diminue son repas de midi; elle supprime le café, elle supprime le vin; elle vient à se passer de viande; elle renonce enfin aux pommes de terre, aux légumes, elle ne vit plus que de pain et le mange sur un banc de square. S'il fait mauvais temps, elle se réfugie dans une église. Quand la faim la tourmente trop, elle reste au lit toute la journée. Et d'autres, dit l'une d'elles, « moins fortes, écoutent le démon et tombent. Je crois que vous n'ignorez pas cela. Pour nous, petits ouïls des grands ateliers de Paris, ce sont des secrets. »

Je ne sais rien de plus navrant que ce morne courage, que ce lent martyre qui conduit ces malheureuses filles à la phthisie, rien de plus cruel que ces aveux désolés, rien de plus douloureux que cet abandon dans l'isolement amer et découragé, sinistre conseiller de la faute et du désespoir.

A un tel malheur, quels remèdes? Voici ceux de M. le comte d'Haussonville.

D'abord l'économie prévoyante. Mais l'ouvrière, et principalement celle qui est mieux payée, sait rarement être économe. Elle satisfait ses fantaisies excitées par la fièvre luxueuse qui l'environne et dont elle est l'artisan pour les fortunées du monde. Ensuite, la société de secours mutuels; il en est deux à Paris, la Société de secours mutuels entre jeunes ouvrières et la Couturière. Mais ces sociétés ne se soutiennent que par les contributions charitables de leurs membres honoraires; à ne compter que les cotisations de leurs membres participants, elles sont en grand déficit. D'ailleurs, c'est la minorité des ouvrières qui s'y font inscrire.

Une autre institution tutélaire est la Caisse de prêts gratuits fondée par le syndicat de l'Aiguille, syndicat mixte de patronnes et d'ouvrières. Cette caisse ne prête qu'aux adhérentes du syndicat, mais elle leur prête sans intérêts; et les remboursements sont ponctuels. Vingt francs prêtés à propos sont si facilement le salut!

Les jours de chômage, elles se mettent à deux : l'une achète le journal, l'autre le supplément. Ainsi ont-elles aussi parfois, le lendemain des bals, pour les grands journaux du matin, où elles trouvent des descriptions de toilettes qui les intéressent. En ce cas, elles se mettent à trois.

Hélas! Je sais bien que cela est, mais cela devrait-il être? Devrait-il y avoir l'ouvrière si mondaine, et y avoir la gorgone et errant dans la rue sans foyer et sans famille? Quels portraits différents, je pourrais faire d'autres ouvrières que je vois!

Et, en face de ce tableau, dans le monde, la morte-saison, ce n'est que le moment où les salons et les théâtres se ferment, où Paris se vide, où l'on va se reposer aux eaux, aux bains de mer, à la campagne, et y chercher d'autres amusements.

Eh bien, je le demande, n'est-il point dans ce contraste déchirant, le vice social à corriger, plutôt que dans la pauvreté de l'ouvrière?

Et l'illustre académicien ajoute en parlant d'une parole affable ou d'une cotisation de la riche cliente: « Cette sollicitude, qui se traduit comme elle peut mais ne laisse échapper aucune occasion de se manifester, c'est dans une société, dont on ne parviendra pas à bouleverser l'organisation, le seul moyen qui soit toujours à la portée des privilégiés de la vie pour venir en aide aux déshérités. »

Mais, juste ciel! il ne faut pas confondre le désordre social incontrastable qui nous déchire avec l'organisation légitime de la société et l'inégalité providentielle des conditions! Il ne faut pas nous sévrer de toute espérance en disant qu'un tel moyen est le seul pour soulager nos frères malheureux!

Oui, ces œuvres de secours sont bonnes. Multiplions-les. L'Eglise n'a pas attendu les philanthropes pour connaître, ordonner et pratiquer ces œuvres de miséricorde corporelle; mais elle met au premier rang de sa doctrine et de ses actes les œuvres de miséricorde spirituelle sans lesquelles les autres ne sont qu'une perpétuelle et stérile « morte-saison » humaine et sociale.

L'histoire n'a-t-elle pas le même enseignement? N'est-ce point toujours la défaillance des grands qui amène le désordre populaire? Les maîtres de la pensée, dont est M. d'Haussonville, ne doivent point l'oublier et doivent le dire; les autorités sociales, pour me servir de l'expression de M. Le Play, ont le devoir strict de n'y point faillir. Un religieux, nous dit-on, s'occupe de l'âme des ouvrières de l'aiguille; il y réveille la foi puisée dans l'éducation religieuse que le plus grand nombre a reçue. Mais pourquoi seulement un religieux? Pourquoi pas tous ceux à qui leur position le permet? Oui, c'est dans l'accomplissement de tous les devoirs sociaux et dans les moyens surnaturels qu'est le vrai et infaillible remède. Il a un nom : l'Évangile.

Le libéralisme ne suffit pas.

Parce que la France se tourne aussi facilement vers le bien que vers le mal; parce qu'elle répare aussi facilement une faute qu'elle s'est laissée entraîner à la commettre.

Mme Cartayvois verra la fin des épreuves terribles qu'elle subit quand elle reviendra aux idées religieuses, quand les poètes feront une efficace propagande chrétienne et quand les pères de famille feront régner la religion dans leurs foyers.

L'orateur le mine par une ardente prière aux saints de la France et par une exhortation, adressée à tout Français, de rentrer dans la voie de la vie à tous les enseignements du christianisme.

On nous écrit de Normandie :

« Si les Parisiens avaient subi le pèle qui nous a, le 25 septembre, arrachés nos entrelacs et couvertsures, ils auraient averti l'univers qu'un cyclone avait traversé Paris. Je ne vois d'autre différence entre notre tempête du 25 et votre cyclone que la durée de notre tempête, qui a fait rage pendant vingt-quatre heures et celle de votre cyclone qui n'a pas soufflé une minute. « A part cela, si vous aviez parcouru certaines de nos routes jonchées de chênes séculaires et certains de nos champs, aux pommiers en plein rapport couchés sur la terre; si vous aviez vu nos arbres, qui n'ont échappé à la tourmente que grillés comme si le feu y avait passé; si vous aviez assisté à la chute des voitures, notamment sur la digue du mont Saint-Michel, vous seriez forcés de reconnaître que nos campagnes n'ont rien à envier à vos places Saint-Sulpice et du Châtelet. »

Evidemment, notre correspondant est jaloux de Paris, et trouve injuste que la presse célèbre le cyclone de la capitale, quand elle se contente de mentionner en troisième page les tourmentes de la province, qui ne causent pas moins de ruines.

Que voulez-vous, cher correspondant, la centralisation!...

## PETIT ECHRONIQUE

D'un tout jeune confrère catholique, l'Espérance, cette chronique sur la gaieté :

Entre tous les désirs exprimés par les abonnés et les amis de l'Espérance, il en est un qui m'a frappé, qui m'a saisi au vol et que je retiens, pour en faire le sujet de cette nouvelle chronique. On nous a reproché d'être des « mystiques », « de ne parler que du bon Dieu », de ne pas fournir une dose d'amusement suffisante, bref (je demande congé) recourir à cette métaphore quelque peu réaliste, d'être trop « bonnet de nuit ».

Certes, nous avons la prétention de nous montrer catholiques, dans la limpidité et la solidité de ce mot, et si nos lecteurs croyaient rencontrer en ces colonnes le moindre article qui pût provoquer chez eux un rire de mauvais aloi, nous serions les premiers à leur conseiller une autre adresse et à les désabuser de leur erreur. En Allemagne, où les catholiques ont fait si grande et si fructueuse besogne, ils n'ont point songé à sacrifier d'abord aux grâces légères, ils ont visé plus haut, soucieux avant tout d'accomplir œuvre durable et de lui donner un inébranlable fondement. Voilà un exemple qui ne fait point perdre de vue, sous peine de se lancer à l'aventure en des sentiers douteux, et de compromettre gravement une moisson qui s'annonce si brillante, des fruits si pleins de promesse en leur bouton.

« C'est donc à la gaieté des jeunes que l'adresse cet affectueux appel. Je leur disais dernièrement de croire à leurs rêves, je leur demande aujourd'hui d'égayer notre route par leur belle humeur. Qu'y a-t-il de plus frais, de plus séduisant qu'un jeune homme dans l'épanouissement de sa jeunesse? Et si les plus tristes fronts

ne se regardent soudain à voir l'enfant paraître innocent et joyeux, ils le feront de même, en voyant resplendir, au grand jour de la décence et du bon goût, la gaieté de la jeunesse. »

Dans ce pays, où l'on a dit avec raison que tout est bien ce qui finit par des enfants, j'aimerais voir nos jeunes gens communiquer autour d'eux leur verve et leur entrain, exercer leur apostolat, non point à la manière des sermonnaires, qui n'est pas de leur rôle ni de leur mission, mais avec l'éloquence d'un esprit fin au service de convictions ardentes. De la sorte, ils rayonneraient alentour, emportant souvent d'assaut, par leur joyeuse humeur, ce que n'auraient pu vaincre les doléances fatigantes et les récriminations infinies.

Allons, dis-nous des vers, Faucon, prends ta volée. Et oui! un peu de poésie! Mais n'anticipons pas : ce sujet nous tente, avec votre sourire nous y reviendrons. Mon dernier mot sera la justification même de cet article et lui fera, l'Espérance, trouver grâce et crédit :

Mes fils, soyez contents; l'honneur est en vos foyers.

LA FRANCE

De la France, *par un écrivain littéraire et agricole :*

Fumure d'Automne

A peine les dernières récoltes sont-elles terminées qu'on va commencer à s'occuper des labours d'automne. Partout, en effet, dans quelque temps, gros comme petits cultivateurs, vont avoir à préparer leurs terres pour les récoltes futures.

Il ne suffit pas de donner au sol les diverses façons que l'on fait souvent par routine; il ne suffit pas d'aérer ce sol en le retournant profondément plusieurs fois pour que les ferments fixateurs reprennent à l'air une nouvelle force. Il faut en même temps restituer à la terre les éléments qu'elle a perdus. Cette restitution s'opérera à l'aide de fumures, faites avec des matières fertilisantes, telles que substances azotées produites phosphatées. L'épandage de ces matières terminées, on devra par des labours réitérés, disséminer dans la couche arable ces dites matières afin de les incorporer au sol le plus parfaitement possible, car la plante ne peut se nourrir par ses racines que d'éléments fertilisants en contact immédiat avec elles.

Quelles sont les matières fertilisantes à employer à cette époque de l'année? Nous avons à notre disposition deux sortes de fumures : le fumier de ferme et certains engrais chimiques.

Le fumier de ferme est un engrais excellent dont on ne saurait faire trop l'apologie et que l'incurie des hommes, jointe quelquefois à l'ignorance, laissent perdre en quantité considérable. Il renferme de l'azote, de l'acide phosphorique, de la potasse en quantité variable, plus une matière fertilisante indispensable, l'humus, produit par la transformation de la paille des litières.

Ces pailles formées de cellulose, de vasculose et de gomme de paille subissant l'action des ferments apportés par les déjections so-

phosphates sur les autres engrais, sont solubles, par conséquent seront plutôt assimilées que les scories ou les phosphates de chaux qui ont besoin d'être amenés à l'état soluble par des réactions qui se produiront dans le sol. L'acide phosphorique soluble se dissolvant immédiatement est assimilable immédiatement; au bout de quelque temps il fixe bien sur la chaux. L'alumine, les oxydes de fer, mais alors le précipité est facilement attaquable par l'acide carbonique qui ramène le superphosphate à son état soluble primitif. (P. Dehérain).

Les derniers labours que l'on fera après l'épandage des engrais, elle sera alors prête à recevoir les semences.

Le sillon contenant le grain, ressemble à la tombe, si on dit cartes, comme dans la tombe humaine, le grain subit une désagrégation dans le sillon. Mais pour lui cette désagrégation n'est qu'une manifestation de sa première jeunesse. La vie latente dans ses tissus fait éclater son écorce protectrice, la terre bien préparée lui donne les éléments divers dont il a besoin pour croître, grandir et devenir adulte. De ce sillon, de cette fosse à l'encontre de la fosse humaine sort la vie, vie qui se trahit par les moissons dorées que la terre donne toujours à celui qui se donne la peine d'aider les forces vives et sabbiles de la nature.

## CAUSERIE

De la Revue Viticole, cette savante chronique sur l'alcoolisme en France :

Un congrès vient de se tenir à Bâle, qui n'est pas fait précisément pour donner satisfaction à notre amour-propre national. Il y fut, en effet, démontré que c'est la France qui tient le record de l'alcoolisme, ce qui est bien à peu près la même chose. En quelques années, le terrible fléau, — car c'est un vrai fléau, — a fait dans notre pays des progrès considérables et de plus en plus inquiétants. Partout on lutte contre une invasion immonde qui tue les hommes, moralement et physiquement, jusque dans leur descendance immédiate ou plus éloignée. Chez nous, c'est à qu'on laissera faire. Les Latins que nous sommes sont empoisonnés par l'alcool, du moins dans une notable partie de la population, la plus pauvre et la plus contaminée, à l'heure qu'il est. Les alcools scientifiques, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le triomphe de la chimie, on porté à la moralité publique le coup le plus funeste. Cette chimie, tous jours en quête de quelque chose, est un malfaiteur de marque : elle nous a détrempés, en attendant de nous assassiner.

Lors du relentsant procès de Mme Lafarge, où l'arsenic jouait un si grand rôle, la lutte mémorable entre Raspail et Orfila démontra qu'il était possible de découvrir de l'arsenic dans tout, et je n'ai plus le quel des deux chimistes se fit fort d'en extraire, en quantité notable, des pieds du fauteuil occupé par le président des assises. Nul ne pensait à l'alcool, en ce temps-là, c'est-à-dire à ses différents variétés d'origine; et cependant, les distillateurs en extraient de tout, du bois, des graines, des légumes, des chiffons, etc., et cet alcool pénétre dans la consommation, à des prix ridiculement modérés. On ne s'annote presque

l'alcool à la pelle, honni et congné à la pelle frontière. Pourquoi n'en serait-il pas de même en France, où tout au contraire la circulation et le débit des alcools ont leurs libres allures, bien que les législateurs sachent, à ne pas s'y méprendre, que c'est le poison mortel qui se propage et qu'une tolérance sans pondération engendre les conséquences les plus funestes et condamne des familles tout entières à l'épilepsie, à la folie, à la dégénérescence plus ou moins prochaine, à tout ce qu'il est possible de rêver de plus horrible de la vie humaine et de la race?

Dans le tumulte quotidien des grandes villes, on ne s'aperçoit guère de cela; les manifestations sinistres de l'alcoolisme passent, pour ainsi dire, inaperçues. Mais, en circulant, ici et là, dans la campagne, le long des côtes, la tare héréditaire saute aux yeux. Les pauvres, — pauvres parce qu'ils boivent, — ne voient que le cabaret; les sous qu'ils recueillent au moment du passage des étrangers y sont immédiatement portés, et ces miséreux, couverts de haillons, que le souci de leur nourriture ne hante pas, se repaissent d'alcool, et de quel alcool? Celui dont je parlais plus haut, et qui, en dehors des limites des octrois, circule à des prix dérisoires. Je pourrais citer, au cours de mes excursions, des localités nombreuses où toute aumône est immédiatement convertie en alcool. Je suis assez avancé en âge pour avoir observé, avec peine, cette course progressive et affolée après l'alcoolisme. Que les maladies de la vigne aient contribué à ce désarroi moral, cela ne peut faire l'objet d'un doute. N'ayant plus de bonne eau-de-vie à boire, les ivrognes ont accepté tout de suite ce qui se présentait, et l'intoxication, tout naturellement, est survenue très vite.

Aujourd'hui, la situation est bien des fois pire, puisqu'on n'a pas jugé bon de a modifier, même d'y essayer. Comme l'habitude, depuis de trop longues années, les cabarets croissent et multiplient dans toutes les régions de la France, et le poison se débite partout, sous l'œil paternel du gouvernement. Ceux qui, comme moi, ont observé la marche du fléau, ne sauraient s'y tromper; et s'ils y regardent de plus près, s'ils se renseignent, ils voient ceci que les établissements d'aliénés se peuplent de plus en plus, sont même encombrés, et qu'il est question un peu partout d'en créer de nouveaux pour pouvoir y hospitaliser des gens dont la libre circulation constituerait bientôt un danger public. De sorte que les bénéfices fiscaux réalisés sur l'alcool sont en partie dépensés pour hospitaliser ses victimes. Ajoutons à cela encore le redoutable problème de la dépopulation, dont l'alcoolisme est un terrible facteur. En effet, en quoi peuvent-ils contribuer à l'intérêt général, ces pauvres enfants d'alcooliques, condamnés avant de naître, qui, à peine conçus, sont fatalement voués aux conséquences de l'ignoble maladie de l'alcool et n'ont pas besoin, en grandissant, de contracter la funeste passion de boire, qu'ils ont dans le sang et qui constitue la tare originelle et éternelle de familles entières dont la perpétuité ne saurait être qu'un fléau?

Aussi, n'est-ce pas sans une tristesse bien explicable qu'il est permis de lire ces constatations successives sur les